

La Fronde 19 juin 1898
Cœur Féminin
Le Berceau
A Mme G. de Peyrebrune.

M. et Mme Desmoulins avaient quitté le bal vers trois heures, lui grommelant et somnolent, elle résignée, avec un pli de dédain entre ses beaux sourcils noirs. Dans le fiacre qui les emportait, par les rues gluantes et miroitantes, Louis Desmoulins n'avait pas cessé ses doléances sur la nécessité d'aller au bureau le lendemain. Ses rancunes de petit employé pauvre s'étaient exhalées en sarcasmes contre le demi-luxe de ce bal bourgeois où son patron, le père Morin, les avait invités, sa femme et lui, pour faire nombre. Mais Pauline n'écoutait pas. Enfoncée dans une somnolence très douce, elle interposait la dentelle ramenée sur ses yeux, sur ses joues, sur ses lèvres closes entre le songe mystérieux de ses prunelles et la vulgaire réalité. Elle prolongeait l'heure enchantée du bal, loin de Louis Desmoulins, hors du fiacre cahotant, par-delà la nuit pluvieuse.

Mais au seuil de la chambre à coucher, le rêve tomba avec la mantille dénouée. Entre les vieux meubles d'acajou, les rideaux de reps vert, les murs tapissés d'un papier à fleurs crues, Pauline, en soupirant, rentra dans sa vie coutumière. Dans cette chambre où tout disait l'économie, la pauvreté, les humbles devoirs, la blancheur d'un berceau voilé de diaphane mousseline rafraîchissait l'âme et les yeux, — luxe unique, revanche de la mère sur les humiliations de la femme. Un filet de soie soutenait la nacelle; les rideaux se drapaient comme des voiles fatiguées, pendant au mât tordu qui portait un nœud d'azur à son faite. C'était candide, fragile et doux comme l'enfance. Mais, ce soir-là, Pauline ne souriait pas au berceau.

Pourtant, par habitude, elle voulut soulever les mousselines. Louis Desmoulins s'interposa : « Laisse donc ! elle dort. La femme de ménage a veillé près d'elle. Si la lumière la réveille, nous aurons une scène, des cris... et je suis éreinté, moi ! »

La jeune femme laissa retomber le rideau. Son mari était au lit, déjà, la tête tournée vers la muraille. Ses gants ôtés, elle se contemplait une fois encore, avant d'ôter sa robe de bal, sa robe de satin blanc, faite avec la toilette des noces.

Grande, svelte, la chair fine, les cheveux noirs, les yeux clairs, pailletés comme l'eau des rivières où joue le soleil dans les remous, le cou long et sans pli, la gorge pure, elle était belle... Si Louis Desmoulins l'avait oublié, d'autres, cette nuit là, avaient murmuré leur admiration et leur désir aux oreilles de Pauline...

Et ses yeux envoyant au gracieux fantôme du reflet un adieu doux comme une caresse, Pauline acheva de se dévêtir. La bougie éteinte, elle voulut dormir, mais plus violemment que dans la demi-nuit du fiacre, les souvenirs l'assaillaient; les visages se précisaient sur fond noir, les sensations ressuscitaient, des idées s'enchaînaient avec une logique impitoyable — et la jeune femme écoutait son cœur.

Elle revivait sa jeunesse de fille pauvre affinée par l'éducation, les lectures hâtives, le théâtre et cette atmosphère parisienne qui hâte la floraison des âmes féminines, vite écloses, vite séchées, comme les charmants lilas malades éclos dans les serres d'hiver. Mariée à dix-neuf ans, en pleine crise sentimentale, éprise de l'amour plutôt que de l'époux et vite déçue, elle s'était résignée sans effort, appréciant les qualités d'honnête comptable que l'employé de Morin et Compagnie apportait dans la vie conjugale. Il était patient et travailleur, suffisamment affectueux, également incapable de la trahir ou de la conquérir tout entière. Il ressemblait à ces milliers d'époux sans reproche autant que sans attrait. Pauline simple et fine, droite mais passionnée, un peu trop romanesque peut-être, était gardée par ses préjugés mêmes élevés à la hauteur de principes moraux,

L'enfant était venu, l'enfant, orgueil des heureuses revanche des méprisées, unique passion des existences obscures qui n'ont reflété que le mirage de l'amour. Cependant, près du berceau, un roman sur les genoux, Pauline sentait tressaillir encore, au plus profond, au plus secret de son cœur, la chimère de sa jeunesse.

Des années avaient passé... Et voici qu'un homme traversait l'étroit horizon où se complaisait la pensée de la jeune femme. Aperçu cinq ou six fois aux jours de Mme Morin, rencontré par hasard au théâtre, il a l'élite des privilégiés affinés et durcis par la vie élégante, les sensations d'art, le goût curieux de la femme. Pauline incarnait en lui le type éternel de l'amant rêvé dès l'adolescence, entrevu au hasard des lectures. Ce qu'il valait, ce qu'il pouvait, ce qu'il était, elle ignorait tout de cet homme. Mais au piège ces séduisantes et redoutables apparences, son imagination oisive s'engluait chaque jour un peu. Cette nuit même, pendant une valse où il l'avait sentie plus molle, plus abandonnée dans ses bras, il avait risqué une déclaration plus précise et une vague demande de rendez-vous, restés sans réponse.

Louis Desmoulins dormait déjà. Pauline songeait, les yeux grands ouverts dans la nuit. Le choc de l'aveu reçu ébranlant son âme, détachait l'honnête et fragile illusion de bonheur qui couvrait le vide de sa vie comme une couche de plâtre les crevasses d'un mur. Elle apercevait en elle-même la créature délicate égarée dans un milieu vulgaire l'amoureuse que des miettes de tendresse banale n'avaient pu rassasier, imaginative condamnée à l'éternel monologue de ses rêves, de ses ennuis, de ses désirs. On l'avait donc trompée en lui disant que l'amour des romans est une chimère, qu'il n'est pas d'autres baisers que les froids baisers ponctuels du matin et du soir, que les poètes ont inventé le délire qui jette les amants aux bras l'un de l'autre, bouche à bouche, cœur à cœur !

Oh ! vivre, vivre !... Toute l'obscurité qui oriente invinciblement vers le bonheur des pauvres âmes humaines, la révolte de l'âme et de la chair contre le devoir accepté trop tôt et mal compris s'exhalèrent en un profond sanglot qui secoua la gorge de Pauline. Elle mesurait enfin sa solitude, elle pleurait sa jeunesse, ses puissances d'amour et de félicité à jamais stériles. Et soudain dans la nuit de ses yeux clos et de son âme troublée, un éclair fulgura ; ses larmes se tarirent... Elle se roidit dans une résolution farouche, décidée à jouer son repos et son honneur, mais à vivre, à vivre !

... Lentement, Pauline ouvrit les yeux... La chambre était toute noire. Pas un cri, pas un souffle, pas un roulement de lointain chariot. La nuit l'océan sans remous des ténèbres où sombrent les volontés, où nage le peuple chimérique multiforme des désirs, des terreurs, des cauchemars, le mystique océan où la peur et l'amour ont établi leur empire.

Mais soudain, au fond de cet abîme roulait Pauline inconsciente dans le vertige et la volupté de l'ombre, une blancheur parut, très vague, sans forme précise, comme noyée dans la nuit. Le crépuscule de l'aube naissait derrière les vitres très confuses.

Quelques instants passèrent. Sans comprendre, Pauline regardait. La forme blanche se dessina, s'affirma, émergea de l'ombre ambiante, telle une barque immobile sur le nocturne océan. Elle semblait monter, voguer, avec sa nacelle de soie, ses rubans bleus comme espérance, ses mousselines où flottait une âme dans le petit souffle d'un enfant.

Et la mère pleura.

Cependant les ténèbres refluaient devant le jour, emportant sous leurs vagues le limon des vains désirs, les épaves des mauvais songes. Elles s'évanouirent dans le coin le plus reculé de la chambre et le berceau demeura, stable et visible, barque de rêve abordant sur le ferme sol la réalité, portant la vertu, le bonheur, l'innocence et le mystère d'un avenir.

Et sur le mât tordu le nœud d'azur flottait comme un pavillon de victoire.

MARCELLE TINAYRE.